

**Un oeil ouvert sur le monde, l'autre fermé sur soi**  
*Hertel, l'homme et l'oeuvre* de Jean Tétreau, Montréal, éd.  
Pierre Tisseyre, 1986, 339 p., 19,95\$.

Yolande Grisé

Numéro 44, hiver 1986–1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39442ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grisé, Y. (1986). Compte rendu de [Un oeil ouvert sur le monde, l'autre fermé sur soi / *Hertel, l'homme et l'oeuvre* de Jean Tétreau, Montréal, éd. Pierre Tisseyre, 1986, 339 p., 19,95\$.] *Lettres québécoises*, (44), 60–61.

# UN OEIL OUVERT SUR LE MONDE, L'AUTRE FERMÉ SUR SOI

**Hertel, l'homme et l'oeuvre** de Jean Tétreau, Montréal, éd. Pierre Tisseyre, 1986, 339 p., 19,95\$.

Moins d'un an après avoir quitté ce bas-monde, le 4 octobre 1985, l'écrivain François Hertel vient de faire l'objet d'un livre. Ce fait l'eût réjoui. Il se fût délecté de l'ouvrage: la biographie «d'un de nos meilleurs éducateurs» (p. 122). L'événement et le choix du genre l'eussent consolé de l'indifférence ingrate dont la mémoire québécoise, friande d'actualité, l'a très longtemps comblé. Mais Hertel n'était pas rancunier: grand bien nous fasse! Le livre que lui consacre son ami l'écrivain Jean Tétreau répare donc un injuste oubli, quoiqu'il soit bien vrai qu'on ne puisse jamais payer entièrement les dettes de cette nature (p. 122).

De présentation sobre et claire, la page couverture de cette biographie d'une vie ouverte comme une fenêtre d'où l'on regarde et non une porte qui invite à entrer, annonce, en lettres de caractères, le patronyme tout bref dont le poète prenait plaisir à se nommer, dans ses paroles et ses écrits à ses amis: *HERTEL*. De ce couple de syllabes, souples et vibrantes sur la langue, tout l'être du poète-philosophe fuse comme un trait d'esprit.

Né le 31 mai 1905 dans le village de Rivière-Ouelle (de la Bouteillerie), situé en aval de Québec, dans une région hantée par le souvenir de deux personnages singuliers, l'ermite Dom Poulet et Charles Chiniquy, c'est en 1934, soit à l'âge de vingt-neuf ans, que Joseph-Zéphirin-Rodolphe-Magloire Dubé choisit de se baptiser lui-même du pseu-

donyme de François Hertel. On se rappellera peut-être que ce fils de Jacques Hertel, célèbre coureur des bois de Trois-Rivières au temps de Laviolette, après avoir été capturé par les Iroquois et torturé, passe pour avoir fait «dans la suite une carrière militaire assez brillante» (p. 35). Quoi qu'il en fût de cet épigone heureux, Rodolphe Dubé signa de ce nom historique son premier recueil de poésie, *les Voix de mon rêve*, qu'il dédiait à la ville de Trois-Rivières, pour le tricentenaire de sa fondation.

Ainsi, ce nom de *HERTEL* résume à lui seul, me semble-t-il, quelques-uns des traits fondamentaux de la riche et complexe personnalité du plus original de nos esprits contemporains: l'amour des mots et de la langue française, le souci de la forme, le goût de l'indépendance, un at-

trait pour l'histoire, le sens de la fête, une pudeur certaine, un penchant marqué pour l'aventure, sans oublier une indéfinissable aptitude pour la plaisanterie. À ce propos, je ne peux m'empêcher d'évoquer la fameuse répartie de Hertel le jour où nous fêtions, à Paris, ses soixante-dix ans autour d'un succulent coq au vin dit «François 1<sup>er</sup>» (recette spéciale de l'Hôtel de Normandie au Havre): «Mon petit, s'exclama alors le jubilaire satisfait, si j'étais devenu pape, je me serais fais appeler François 1<sup>er</sup>!».

Dieu sait, pourtant, qu'il n'y eut, de toute sa vie, rien de moins pontifiant que ce Bécasseau «brouillon, touche à tout et casse-cou» (p. 23), que ce «tauraille», adepte du base-ball, de la boxe et du tennis (p. 33), que ce joyeux Académicien, membre du célèbre *Club des agonisants* (p. 131) qui pratiquait contre l'existentialisme conventionnel de l'époque la théorie du «moriturisme» en s'allongeant sans vergogne sur le parquet des restaurants. On en douterait qu'on n'aurait qu'à se représenter l'image exubérante d'un petit homme au corps droit et mince, au nez «cyranoesque» (p. 122), aux gestes expansifs, fendant l'air de ses longs bras assortis de «mains carrées de paysan» (p. 66) au beau milieu de la conversation et des salons.

Tel un signet spécial qui marquerait la place unique que cet esprit imprévisible a occupé au sein d'une génération, la photographie inédite fichée dans le coin droit de la couverture de l'ouvrage montre un solide gaillard de 78 ans, à l'allure fort sympathique. On le voit, le chef couvert du feutre noir qu'il affectionnait, aux bords artistiquement baissés, formant un étonnant contraste avec une barbe blan-



che soigneusement ébouriffée, qui met en valeur le regard vif et doux de ses yeux ouverts sur le monde. Tel qu'il apparaît ici dans son vieil âge, Hertel réalise pleinement la pensée du philosophe personnaliste qu'il a été quand il écrivait: «*L'oeil ouvert sur le monde, par chaque personne centre du monde, regarde le reste et le voit en fonction de soi*» (p. 187). Sa tenue de philosophe, de vieil artiste, voire de vagabond du cosmos intérieur, affiche sans apprêts la totale indépendance d'esprit d'un homme exceptionnel qui a toujours cherché à vivre à contre-courant des modes et des idées reçues, dans les sains revirements d'un être pensant qui refuse d'être «*recupéré par le système*» (p. 188).

Cette biographie de François Hertel, que l'éditeur présente à l'endos de la couverture comme «*un des écrivains majeurs du Québec*», devrait intéresser ceux qui l'ont connu, bien sûr. Mais devraient surtout la lire ces nombreux curieux de l'histoire non officielle de la vie intellectuelle du Canada français d'avant le cri primal, à l'accent si militaire, du «*Vive le Québec libre*» de la Terre des hommes du temps.

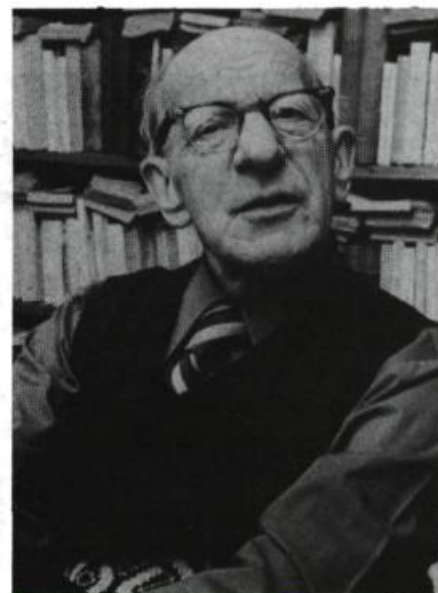
Dans une préface qu'il faut lire pour bien saisir les intentions du biographe, Jean Tétreau expose le cadre, la méthode et les limites de son récit. Ce dernier comprend, dit-il, l'essentiel de la vie et de la pensée de Rodolphe Dubé (p. XI), mais qui ne peut se présenter «*comme un récit absolument complet de la vie de François Hertel*» (p. X). Laissons donc aux historiens et aux philosophes Rodolphe Dubé et occupons-nous de l'écrivain François Hertel. Car c'est, avant tout, comme artiste que Hertel a choisi de vivre et de survivre. En tous les cas, c'est sous cet angle qu'il mérite notre attention puisque c'est par là qu'il nous échappe.

Car il nous échappe. À travers le récit minutieux de cette vie turbulente, sagement ordonnée en quatre parties comme en autant de saisons et en douze chapitres comme en autant de mois dans l'année, l'artiste Hertel se dérobe à l'enquête de son biographe. Jean Tétreau a bien discerné, d'ailleurs, la difficulté de l'entreprise de parler d'un écrivain qui «*fut le premier biographe de lui-même*» (p. V) en se racontant dans nombre d'articles et d'ouvrages. Au surplus, comment parvenir à cerner un être qui manie le paradoxe comme un paravent? En effet, mises côte à côte, les déclarations hertelliennes peuvent en surprendre plus d'un/e. Par

exemple, l'écrivain affirme quelque part qu'«*on ne raconte jamais que soi-même [...]. Celui qui vit en profondeur, s'il raconte, tombe presque toujours dans son autobiographie, réelle ou imaginaire*» (p. V). Mais il ajoute ailleurs: «*Quant à mes futurs historiens, qui auront à séparer le réel de l'imaginaire, je leur souhaite bien du plaisir, comme dirait le Général de Gaulle*» (p. IX). Et, dans son *Journal philosophique et littéraire* que cite Jean Tétreau, Hertel va jusqu'à écrire: «*Personne ne m'a jamais connu. J'ai su me retrancher. Aux êtres que j'ai rencontrés sur mon chemin, je n'ai livré que la frange de moi-même. L'intérieur est toujours vierge*» (p. VII).

Dans de telles conditions, si l'on considère que les matériaux qui ont servi au biographe pour étayer son récit (que celui-ci qualifie, avec prudence, de «*essai biographique*», de «*guide*», de «*document de travail*» (p. XI) sont les livres et les confidences du sujet à des amis, on doit admettre que l'artiste Hertel demeure insaisissable. De l'avis même du biographe, «*l'énigme surgit [...] à propos de sa vie intérieure*» (p. VI). Or, s'il est le propre de l'artiste — que celui-ci soit poète, sculpteur, romancier, peintre, danseur ou musicien —, de vivre en profondeur, ne relève-t-il pas de sa vocation de «*pousser les traits du dedans vers le dehors*», comme disait Bachelard à propos de Rodin<sup>1</sup>?

À avoir pratiqué tant de ruses pour dissimuler à son entourage (soit par «*pu deur*», «*goût du mystère*» ou «*art de brouiller les pistes*» (p. IX)) une vie intérieure qui avait subi un si radical bouleversement jusqu'à lui faire quitter l'ordre des Jésuites, puis les ordres, on peut se demander si le penseur chez Hertel n'a pas eu raison, en définitive, de l'artiste, dont il a pourtant vécu tous les aléas de la vie, dans une bohème parfois problématique. On pourrait, en effet, penser que de même que l'homme a refusé si précautionneusement aux autres l'accès à son intimité, de même a-t-il pu se refuser à lui-même l'accès total à son propre univers, le plus souterrain. À cet égard, certains détails de vie, face au corps, par exemple, sont piquants. Qu'on songe seulement à l'indifférence remarquable chez ce Canadien français pour la bonne chère, lui qui a vécu pendant plus de vingt-cinq ans dans le pays de la gastronomie. En vérité, la seule extase gustative que je lui ai connue fut devant des



macaronis à la tomate et c'était, me confia-t-il, parce qu'ils lui rappelaient la cuisine de sa mère. Mais, comme l'affirme le biographe et l'ami Jean Tétreau, qui contourne à son tour, certes avec beaucoup de tact et de style, l'examen approfondi de cette forte personnalité et l'analyse attentive des textes proprement littéraires,

*peu d'artistes; il est vrai, quelque énigmatique qu'ait été leur comportement, résistent aux moyens actuels d'investigation psychologique [...] Hertel n'échapperait que par miracle à ce genre d'enquête, qui vient à bout de presque toutes les résistances. Il faudra quand même du temps pour arriver à cerner l'homme, puis à le percer. Ce sera l'affaire d'une génération ou deux (p. X).*

Souhaitons, entretemps, qu'à la veille du prochain Sommet de la francophonie mondiale, qui aura lieu dans moins d'un an à Québec, l'ouvrage de Jean Tétreau parvienne à dessiller bien des yeux afin que l'histoire officielle reconnaisse, enfin, l'apport exceptionnel de François Hertel à la vie intellectuelle du Canada français, lui qui a été une étincelle de la Révolution tranquille au Québec. On s'étonne aujourd'hui de constater que cet éducateur hors pair, ce poète au verbe incandescent, ce prospecteur de talents qui rêvait de fonder une université libre populaire n'ait pas encore son nom attaché à quelque pavillon de l'UQAM ou à quelque prix du Québec. Maintenant qu'il est mort dans l'oubli, on pourrait peut-être se souvenir de lui. □

1. Gaston Bachelard, *la Psychanalyse du feu*. Paris, Gallimard, coll. «*Idées*», no 73, 1949, p. 94.